

PRÉFACE

"Le protestantisme en Alsace" de Henri Strohl est ce qu'on appelle un classique d'histoire. Un tel classique, les études ultérieures s'y réfèrent, y trouvent un guide qu'elles complètent, nuancent, parfois corrigent. Même si elles peuvent quelquefois renouveler partiellement un sujet grâce à des points de vue nouveaux, un classique reste un témoin.

Témoin, d'abord, d'une performance qui est un modèle en son genre. On dira plus loin les titres qu'avait l'auteur du "protestantisme en Alsace", non seulement pour s'atteler à un tel sujet, mais encore pour le mener à un point de réalisation qui lui valut, d'un côté, le respect et l'estime des connaisseurs, et de l'autre côté, la reconnaissance des lecteurs, l'ouvrage répond en effet à la fois aux critères scientifiques de l'historiographie et aux exigences d'une publication de bonne vulgarisation. Strohl nomme des sources secondaires, en premier lieu les classiques que sont, avant lui, J.Adam et R.Reuss, mais s'il a puisé chez ces grands devanciers, comme chez bien d'autres encore, son livre, précise-t-il dans son avant-propos, procède largement de recherches personnelles. C'est ce qui lui vaut son caractère vivant, en particulier dans les portraits qu'il trace des figures marquantes de cette histoire, qui font de la lecture de ces pages une source non seulement de connaissance, mais d'enrichissement.

Il y a, certes, les faits objectifs, les grands repères historiques qu'il importe d'établir avec le plus d'exactitude possible, et dont il faut transmettre la mémoire pour connaître les données de toutes sortes qui ont fait l'histoire et qui, sous telle ou telle forme parfois souterraine, se prolongent jusque dans

présent et le déterminent. Mais il y a aussi, dans et par-delà tout cela, les motifs spirituels qui sont à la base de ce mouvement qu'est le protestantisme en Alsace, et qui, selon des expressions variées, le portent tout au long des siècles de son existence. Strohl n'est pas seulement un historien des faits, mais aussi des idées. Celles-ci relèvent de la foi et de la pratique religieuses, c'est-à-dire chrétiennes, et plus précisément d'une certaine compréhension de cette foi et de cette pratique. On ne peut lire ce que Strohl en dit sans se confronter soi-même intérieurement, et donc spirituellement, avec cette tradition, que l'on soit un héritier direct de ce protestantisme ou l'un de ses héritiers indirects, par adoption, ou même que l'on soit seulement concerné par lui en tant qu'il représente une expression particulière du christianisme en Alsace. Dans les temps d'œcuménisme que nous vivons, nous savons bien que les histoires confessionnelles particulières, lues avec un esprit critique, appellent à entrer dans une histoire commune dont les conflits passés seraient dépassés, parce que réconciliés, et dont les spécificités légitimes seraient respectées et valorisées.

Témoin, ensuite, de ce protestantisme en Alsace. À nouveau, on renvoie aux précisions qui seront données plus loin sur Henri Strohl. "Le protestantisme en Alsace" n'est pas un ouvrage neutre : on l'aura déjà compris après ce qui vient d'être dit sur la thématique spirituelle caractéristique de la tradition protestante. Strohl en est partie prenante et accepte de l'être en toute responsabilité. Plus qu'un simple exposé de données avérées, plus qu'une présentation des circonstances qui ont marqué l'histoire du mouvement de la Réforme depuis le XVI^e siècle en Alsace, son travail en est un compte-rendu critique, par l'un des siens, à partir d'une certaine compréhension – spirituelle – de ce qui est au cœur de ce mouvement spirituel.

Strohl intitule son ouvrage "le protestantisme en Alsace". Il ne décrit pas seulement celui-ci comme le ferait l'historien sociologue, pour qui le protestantisme en Alsace est le protestantisme alsacien. Ce protestantisme fait corps avec un peuple, le peuple protestant précisément, qui devient alors l'objet d'étude. Malgré son attachement à Bucer qui tend à rapprocher l'Église à instaurer et le règne de Dieu, Strohl est trop ancré dans la distinction augustinienne et luthérienne entre l'Église invisible, véritable, et l'Église visible, empirique, pour ne pas viser autre chose qu'une approche sociologique. Comme historien, Strohl est aussi théologien. Non pas simplement témoin du protestantisme alsacien dont il aurait essayé de nommer, voire, peut-être, d'incarner lui-même des traits marquants, comme s'ils portaient en eux leur critère de vérité, et comme s'ils ne pouvaient pas aller jusqu'à s'opposer, jusqu'à se combattre entre eux, comme l'histoire en donne bien des exemples ; mais témoin du protestantisme en Alsace qui dépasse le protestantisme alsacien.

Discrètement, c'est-à-dire avec discernement, au nom d'un jugement théologique et spirituel porté tout à la fois par l'amour de la vérité – l'évangile du Christ – et par l'amour de l'Église, et plus généralement des hommes, Strohl évalue, pèse et réunit ce qui, séparé, au lieu de construire la foi et la

vie de l'Église (des Églises) de la Réforme et de ceux qui s'en réclament, finit par la (les) détruire, et il sépare ce qui est étranger à la raison éclairée par la foi et à la foi capable de rendre compte d'elle-même à la raison. Il faut ici savoir que, contre un certain aspect de Luther, qui ne représente cependant pas tout Luther, Strohl n'a jamais choisi entre l'humanisme et la Réforme, entre la raison et la foi, mais les a critiquement articulées l'une avec l'autre.

La démonstration la plus remarquable de cette approche critique (critique au sens constructif) du protestantisme en Alsace est donnée dans les développements sur les courants théologiques qui, au XIX^e siècle, se combattaient parfois jusqu'à l'entre-déchirement, il s'agit du libéralisme – successeur du rationalisme –, du piétisme et du confessionnalisme luthérien. Si Strohl est un homme de paix, il l'est par conviction, conscient de ce que dans l'Église, l'exclusivisme est une démission devant le don et l'exigence de la vérité et de l'amour. Il est d'abord un homme d'équité, soucieux de faire droit à la compréhension de chaque "parti", conscient qu'il n'y a d'évolution possible des uns et des autres que si la part de vérité de chacun est pleinement reconnue. En lisant les pages consacrées à ces différents courants qui ont traversé le XIX^e siècle, et qui ont continué à marquer le protestantisme en Alsace encore dans la première moitié du XX^e siècle, peut-on vraiment dire que Strohl était de tel "parti" plutôt que de tel autre ? Il apparaît clairement qu'il y avait en lui du libéral, mais aussi du piétiste, mais encore du confessionnaliste. Ce qui lui importait, ce n'était pas tel "parti" plutôt que tel autre, mais – l'expression se retrouve de manière récurrente sous sa plume – le souci des "âmes".

Strohl n'était pas un doctrinaire, de quelque tendance que ce fût ; Strohl était un pasteur. Le protestantisme était pour lui un levain, non une enseigne. À propos d'une enseigne, on peut se disputer. Le levain – non pas, à proprement parler, le protestantisme lui-même, mais son cœur : l'évangile du Christ – est plus grand que son détenteur, lequel n'est pas en vérité son détenteur, mais son bénéficiaire, et, partant, son serviteur. Son serviteur pour le bien de tous, sans exclusive. Avec l'exigence, la responsabilité de ce service. Oui, témoin dans ce service, avec d'autres, à côté d'autres qui posent des accents complémentaires, qui sont des correctifs. Théologien et pasteur dans l'Église qui dépasse le protestantisme, dans le protestantisme qui dépasse l'Alsace, dans l'Alsace qui dépasse les protestants alsaciens, Strohl historien donnait au protestantisme en Alsace sa véritable dimension, non pas celle d'un vase clos qui sent le renfermé, mais celle d'un chantier dans le vent de l'Esprit.

Un classique, donc. Nous avons relevé, d'une part, la performance, d'autre part, l'actualité qui demeure. Parler de classique revient aussi à un classement, un classique est classé. Rééditer un classique, c'est le sortir de ce classement, c'est le repositionner. Ceci n'ira pas sans qu'apparaissent quelques marques de vieillissement. Depuis Strohl, il y a eu d'autres travaux sur le protestantisme en Alsace, de Marc Lienhard à Bernard Vogler, en passant par bien d'autres dont on trouvera les noms, et les sujets particuliers a-

bordés, dans la bibliographie des ouvrages plus généraux des auteurs mentionnés (1). Ceux-ci ne prétendent cependant pas se substituer à Strohl, ils renvoient à lui, développent plus amplement telle ou telle partie, soit la Réforme à Strasbourg, soit la coexistence des histoires respectives du catholicisme et du protestantisme en Alsace, soit la période contemporaine, après 1945, ou encore exploitent des "filons" nouveaux. L'historiographie continue, et notre connaissance s'enrichit de tous ces travaux.

La décision de rééditer, cinquante ans après sa parution, "protestantisme en Alsace" de Strohl est un double acte de reconnaissance, compte tenu des limites signalées : premièrement la reconnaissance de ce qu'il n'a pas été remplacé, deuxièmement la reconnaissance de ce qu'il garde une actualité. De son côté, la réédition du "protestantisme en Alsace" de Strohl ne veut ni ne peut amoindrir les mérites de tous ces travaux parus depuis la première édition. Pas plus que l'Église, l'historiographie bien conçue n'est un champ de bataille, mais un lieu d'émulation et d'accomplissement de chacun, dans le concert de tous les autres et pour le bien de tous. Grâce à cette réédition, le "protestantisme en Alsace" de Strohl rendra de nouveaux services à une nouvelle génération de lecteurs, dans un contexte nouveau.

Dans ce nouveau contexte, que peut-on attendre de cette réédition ?

La question posée a d'abord une signification générale qui ne se limite pas au "protestantisme en Alsace" de Strohl, mais vaut pour tout travail d'histoire. L'historien qui n'est que cela ne se pose pas, et n'a pas à se poser, la question de la portée de son travail. C'est une question que peut se poser le lecteur. Si l'historien est déterminé par elle, cela peut fausser son travail d'historien, lui donner une pente partisane. L'historien devient alors critiquable, et le lecteur n'est pas aidé à se faire son propre jugement.

"Le protestantisme en Alsace" n'est pas, nous venons de le voir, un travail d'histoire neutre. Par ailleurs, il n'est pas un travail partisan. Ni neutre, ni partisan, mais critique au plan des idées, au nom d'une certaine compréhension de ce qu'est le protestantisme. Strohl était – nous le dirons encore plus loin – un connaisseur de première main des sources, des fondateurs, des motifs spirituels du protestantisme, tant chez Luther, le Réformateur de Wittenberg, que dans leur reprise à Strasbourg par Bucer, et aussi par Calvin. Certes, en ce qui concerne les Réformateurs du XVI^e siècle, leur compréhension porte toujours la marque d'une époque, de tel auteur. Mais ces accentuations particulières ne mettent pas en question un certain nombre de données essentielles. Tout comme son "protestantisme en Alsace",

(1) M. Lienhard, *la Réforme à Strasbourg*, in *Histoire de Strasbourg*, t. II, Strasbourg, 1981 p. 363- 540 ; du même auteur, *Foi et vie des protestants d'Alsace, Présence protestante en Alsace*, t. I, *Les protestants d'Alsace : du vécu au visible*, t. II (en coll. avec G. Koch), Strasbourg et Wettolsheim, 1981 et 1985. B. Vogler, *En Alsace : Orthodoxie et territorialisme* (p. 151-187) et *Traumatismes politiques et vitalité spirituelle des protestants alsaciens (XIX^e et XX^e siècles)* p. 407-439, in *Histoire des protestants en France*, Toulouse, 1977 ; du même auteur, *Histoire des chrétiens d'Alsace*, Paris, 1994.

les travaux de Strohl sur Luther, et aussi sur Bucer, sont des classiques. La portée que peut avoir "le protestantisme en Alsace" de Strohl dans le contexte nouveau qui est le notre aujourd'hui tient à sa conception du protestantisme, telle qu'elle est apparue ci-dessus.

Nous ne pouvons pas, ici, faire parler Strohl à notre place. Il n'a rien dit, et ne pouvait rien dire, il y a cinquante ans, sur la situation présente du protestantisme en Alsace. Les travaux des historiens plus récents nommés ci-dessus, qui abordent ces cinquante dernières années, fournissent à ce propos un certain nombre d'indications parlantes. Elles reviennent à ceci (ce sont des évidences pour tout un chacun), la sécularisation accélérée de la société et, partant, la déchristianisation accélérée (ceci ne touche pas seulement le protestantisme historique, mais aussi le catholicisme), "l'érosion", donc, des grandes Églises, et en même temps, par-delà le maintien du judaïsme, implanté depuis de longs siècles en Alsace, mais très affaibli du fait de la Shoah, l'apparition d'autres religions traditionnelles, étrangères jusqu'il y a peu à nos pays d'Occident et liées à l'immigration. Il s'agit en premier lieu de l'Islam : si, au plan de toute la France, les musulmans sont de trois à quatre fois plus nombreux que les protestants, ils sont estimés en Alsace à plus d'un tiers du nombre des protestants (on compte quelque 250 000 à 300 000 protestants en Alsace et en Moselle, en y incluant les Églises libres). Mais on trouve également, quoique dans une proportion moindre, l'hindouisme et le bouddhisme, tout comme d'autres formes de religiosité, aux contours tantôt précis, tantôt plus flous, dans la mouvance de ce qu'on appelle le "New Age".

Telle est la situation actuelle : le protestantisme, et plus généralement le christianisme, placé avec le judaïsme au sein d'une société largement sécularisée et, en même temps, pluri-religieuse. "Sommes-nous les derniers ?" (sous-entendu : non seulement les derniers protestants, mais les derniers chrétiens)... la question a été posée par Marc Lienhard, le président du Directoire de l'ECAAL, à la cathédrale de Strasbourg, après les paroles d'accueil prononcées par Monseigneur Joseph Doré, archevêque de Strasbourg, lors de l'office qui a ouvert, le lundi de Pentecôte 2000, le premier rassemblement œcuménique et transfrontalier réunissant en tout quelque 5000 personnes.

La question peut être posée ainsi. Mais elle peut être entendue de différentes manières. Il ne revient pas au même de demander : sommes-nous les derniers protestants (ou les derniers catholiques) historiques, ou, sommes-nous les derniers protestants (ou les derniers catholiques) spirituels ? Les protestants historiques ne seront jamais des catholiques historiques, et vice-versa. Mais est-ce à dire que les protestants spirituels ne seront jamais des catholiques spirituels, ni les catholiques spirituels des protestants spirituels ? Il faudrait, certes, définir de manière plus précise le catholicisme spirituel, comme l'a été le protestantisme spirituel. Il ne faudrait pas non plus statuer une opposition entre protestantisme ou catholicisme historiques et protestantisme ou catholicisme spirituels. Le spirituel prend toujours une forme historique, mais il n'est pas cette forme historique ; il est ce qui, constamment, la pousse, l'ouvre au-delà d'elle-même, vers sa vérité,

que la forme historique veut et doit incarner, mais qu'elle enferme et tend à pervertir lorsqu'elle pense y arriver. On sait que le protestantisme tend à s'attacher à la pureté de l'Évangile et le catholicisme à sa plénitude. Le premier insiste sur l'exclusivité, le second sur l'inclusivité de la vérité évangélique. Ceci n'a cessé de conduire à une polarisation qui oppose. Mais les deux n'ont-ils pas raison ? L'Évangile juge et réconcilie, sépare et rassemble. La pureté doit être référée à la plénitude, et vice-versa. C'est là une exigence constante qui fait que le protestantisme et le catholicisme, c'est-à-dire le christianisme en eux, ne sont pas quelque chose de figé, et donc de mort, mais deviennent, ou sont, en devenant, en advenant "là où et quand cela plaît à Dieu", comme disaient nos pères. L'Église, la foi, la ferme consécration à la vérité dans l'amour, un miracle permanent, hier comme aujourd'hui et demain. Le miracle, c'est le levain de l'Évangile du Christ, dans sa portée toujours actuelle et particulière, et toujours universelle.

"Sommes-nous les derniers ?" Assurément, si ce miracle n'avait pas lieu. La réédition du "protestantisme en Alsace" de Strohl, qui s'inscrit dans un contexte nouveau par rapport à sa première parution, semble autoriser, voire porter en soi la puissance d'esprit du questionnement précédent et de la direction vers laquelle il oriente. C'est un questionnement à partir d'une histoire, mais non en son nom. Le questionnement et son orientation se font au nom des motifs spirituels de cette histoire. À cause d'eux, l'invocation du miracle (autrement dit, de ce que l'on entend par grâce) doit être complétée par l'évocation de notre responsabilité. L'histoire porte le témoignage de la responsabilité de ceux qui nous ont précédés, de leur engagement en réponse à la grâce, de la clarté lumineuse et parfois aussi des limites ténébreuses de cet engagement. Aujourd'hui, notre tour est venu, pour certains de prendre, pour d'autres de continuer à prendre nos responsabilités. Non pas séparément du miracle de la grâce, mais en nous fondant sur lui et en prenant des risques. La responsabilité est un risque ; l'irresponsabilité, la démission devant la responsabilité est une faute.

"Sommes-nous les derniers ?" Assurément, si nous ne prenons pas ce risque de la responsabilité.

Peut-on aller au-delà de cette double affirmation de principe ? Non seulement, on le peut, mais on le doit. Foin d'une certaine prudence ecclésiastique caricaturale, qui, contrairement au sens véritable du mot prudence, recouvrant ce que le Nouveau Testament entend par discernement spirituel, rejoint la pusillanimité. La pusillanimité (ou la peur) et la foi s'excluent, comme aussi la peur et l'amour ("la peur n'est pas dans l'amour", est-il dit en 1 Jean 4, 18). "N'ayez pas peur" , c'est le mot d'ordre, parfois peu suivi, que le Pape Jean-Paul II a donné à son Église lors de son avènement au pontificat suprême. Mais ce mot d'ordre n'est pas limité à la seule Église catholique romaine. Foin aussi des mots d'ordre à l'emporte-pièce (celui qui vient d'être rappelé n'est pas de cette catégorie-là) qui, se voulant prophétiques, manquent de tout discernement spirituel et déconsidèrent rapidement ceux qui les émettent et ceux qui les suivent, igno-

rant que la prophétie au sens biblique est une parole (ou une action) qui a subi l'épreuve de la croix et qui engage sur le chemin de la croix, et donc sur celui de la résurrection. Entre l'aveuglement de la peur et l'aveuglement du fanatisme (on peut aussi dire, du triomphalisme), entre la stérilité spirituelle de la peur et la stérilité spirituelle du fanatisme, où est le chemin, quel est-il ?

Chacun a sa réponse à cette question. Il n'est pas sûr que, rassemblées, ces réponses forment un tout cohérent, et il n'est pas sûr que, si on y aboutit, ce tout cohérent soit porteur de vie, de renouveau de la foi et de vie de la foi. L'Esprit Saint créateur de vie ne se décrète pas. Mais il appelle à la confiance et à l'obéissance, à la confiance qui, obéissant à ses incitations, les met à l'épreuve et ainsi les épure ; d'une manière individuelle et communautaire, nous recevons de lui (l'Esprit Saint) l'assurance, et, avec la patience, la persévérance dans l'espérance. Le chemin est fait des pas que l'on fait, et n'existe pas sans cela. C'est en marchant, en faisant ces pas, que l'on découvre le chemin. La foi est un chemin, un cheminement ; l'Église est un chemin, la responsabilité de la foi et de l'Église est un chemin, c'est sur ce chemin, dans ce cheminement, dans ce tâtonnement toujours renouvelé, et d'aucune autre façon, qu'advient Celui qui dit de lui-même : "Je suis le chemin". Le chemin que sont la foi, l'Église, la responsabilité de la foi et de l'Église, ce n'est pas tant "quelque chose" que "quelqu'un". Le risque que représente la responsabilité de la foi et de l'Église, c'est le risque qu'Il prend avec nous et que nous prenons avec Lui.

Dans ce nouveau contexte, il s'agit de nommer ce "quelqu'un". C'est là l'enjeu de la théologie, dont les théologiens de métier n'ont pas le monopole. Historien, Strohl, on l'a dit, était aussi théologien. C'est ce qui fait la portée, qui demeure, et donc l'actualité de son "protestantisme en Alsace". Théologien, on l'a dit également, il était pasteur, sachant que la théologie concerne la vie spirituelle des "âmes", des personnes, dans le tréfonds de leur cœur et dans les aspects les plus concrets de leur existence incarnée. Marqué par Bucer, Strohl lie la foi et la pratique de la foi, une pratique qui s'exprime aussi bien dans la piété que dans l'amour actif du prochain. La pratique se dilue quand la foi devient incertaine. Et la foi devient incertaine par déficience théologique.

Le conservatisme effectif de bon nombre de nos communautés, et aussi de nos institutions protestantes et catholiques, mues par la peur de perdre et par la volonté de conserver, mais privées de rayonnement, d'un dynamisme offensif (ce qui ne veut pas dire agressif), tout autant que son contraire, qu'on le nomme progressisme dans le sens du prosélytisme sectaire ou dans celui du conformisme confusionnel, sont des signes d'une déficience théologique. "Le protestantisme en Alsace" de Strohl rappelle, discrètement, mais réellement, que la foi et l'Église sont, comme le dit Luther, créées par la Parole, et qu'elles sont faites pour ce monde, dans l'attente du Royaume de Dieu. La Parole, le Christ, n'étaient-ils donc valables que pour la chrétienté constantinienne, ne valent-ils pas également pour notre société sécularisée et pluri-religieuse ? Nommer le Christ, ici, non pas simplement dans ce qui paraît parfois être des

sortes de ghettos religieux, mais aussi à partir d'eux, en les ouvrant au-delà d'eux, et aussi en dehors d'eux, est-ce hors de portée pour la foi et l'Église qui confessent le Dieu créateur, rédempteur et sanctificateur ? La portée de la confession de foi de l'Église est illimitée, sans qu'il manque le centre : ce centre, à savoir Dieu, le Dieu tri-un, fonde et appelle notre confiance. La foi et l'Église ont à découvrir que ce monde, tel qu'il est, est le monde de Dieu, et dans le dialogue critique avec ce monde, dans ses différentes expressions, elles ont à nommer Dieu en tant que créateur, rédempteur et sanctificateur de ce monde.

Quels étaient les titres d'Henri Strohl pour écrire, de la manière dont il l'a fait, et dont on vient de présenter quelques caractéristiques essentielles, son ouvrage sur "Le protestantisme en Alsace" ? Il ne s'agit pas ici, au-delà de ce qui a été dit, de brosser un portrait plus différencié de Strohl, même si l'on peut penser que cela se justifierait dans la continuité même de l'ouvrage, dans la mesure où Strohl est lui-même une figure de ce protestantisme. Ce portrait, situé dans le contexte général de la faculté de théologie protestante de Strasbourg, où Strohl a enseigné l'Histoire de l'Église de 1919 à 1945, et dont il a été le doyen de 1929 à 1945, a été donné avec beaucoup de précision historique par Matthieu Arnold (1). Dans les pages qu'on vient de lire est évoquée, avec une sorte d'empathie spirituelle (2), l'image de Henri Strohl qui se dégage de son ouvrage pour le lecteur. Nous sommes redevable à la fille de l'auteur, Mademoiselle Christiane Strohl, d'avoir pu faire ressortir, grâce à certains traits de l'esprit et donc de l'œuvre de son père qu'elle nous a permis de mieux saisir, certains accents marquants de sa personnalité intellectuelle et spirituelle.

S'il est vrai que la préface dépasse par moments la lettre de l'ouvrage de Strohl, il semble néanmoins juste de la placer sous le patronage de son esprit. Henri Strohl a été évoqué aussi bien tel qu'il était, que tel que nous pouvons percevoir, par un acte d'empathie, qu'il est, dans la "nuée des témoins". "Leurs œuvres les suivent", est-il dit dans l'Apocalypse.

Il s'agit ici simplement de donner quelques indications biographiques concernant Henri Strohl. Elles permettront d'éclaircir son portrait, esquissé dans ce qui précède, voire de lui donner chair. Nous nous contenterons de citer, avec l'accord de l'auteur, de larges extraits du passage que Matthieu Arnold consacre à Henri Strohl :

"Henri Adolphe Strohl naquit le 26 octobre 1874 à Brumath, d'Alexandre Strohl, pharmacien, et de Cécile Ihlé. Il fit ses études au Gymnase protestant, puis étudia la théologie, à la faculté de Strasbourg (1893-95 et 1896-97) où il suivit les cours de Ficker, à Berlin (hiver 1895-96) et à Genève (hiver 1897-

(1) M. Arnold, *La faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg de 1919 à 1945*, Strasbourg, 1990. (page 70-72).

(2) au sens essentiel, et donc phénoménologique, de ce terme. Cf à ce propos l'étude fondamentale d'Édith Stein, élève d'E.Husserl, *Zum Problem der Einfühlung* 1917. réimp. München 1980.

98). Il fut vicaire à Wissembourg entre 1898-99, pasteur-administrateur à Ingwiller de 1899 à 1902, pasteur à Benfeld de 1902 à 1905, puis à Colmar de 1906 à 1919. Il y créa l'œuvre d'évangélisation du Grillenbreit et remplit pendant la guerre les fonctions d'aumônier de l'hôpital militaire des contagieux.

Maître de conférences à la faculté de théologie dès octobre 1919, il parvint à acquérir la licence dès 1922, avec une thèse sur *L'évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515*, et le doctorat deux ans plus tard seulement, avec un sujet qui complétait le précédent, *L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther de 1515 à 1520*.

Ses deux thèses entraînent un renouveau des études luthériennes en France. Basées sur les premiers cours bibliques de Luther, que les travaux de Johannes Ficker, Karl Holl et H. von Schubert venaient de rendre accessibles, elles modifièrent totalement la perspective selon laquelle, en France, on considérait alors les origines de la Réforme : les thèses de Denifle, qui voyait en Luther un moine relâché et corrompu ayant créé une doctrine religieuse conforme à sa morale, et celles de Grisar qui, moins violent et outrancier que Denifle, estimait que Luther avait manqué "de "énergie morale nécessaire pour rester fidèle à son devoir monacal et sacerdotal" avaient été répandues en France par Christiani et Paquier. Strohl s'y confronta, surtout dans sa première étude, et s'efforça de prouver l'authenticité des expériences religieuses de Luther et l'originalité de sa pensée. Dans sa seconde thèse, Strohl analyse soigneusement les passages essentiels du commentaire sur les Romains, de même que les écrits réformateurs de 1520. Il compare les conceptions théologiques de Luther et celles de Paul, Saint Augustin, de la mystique de Tauler, de l'école occamiste et de la théologie germanique. Enfin, il insiste sur les expériences religieuses du Réformateur, qui ont joué un rôle de premier ordre dans la formation de sa pensée.

Nommé professeur titulaire de la chaire d'histoire du christianisme en 1928, Strohl fut élu doyen de la faculté l'année suivante. Il mena de pair sa carrière administrative et enseignante jusqu'en octobre 1945, date à laquelle il fut atteint par la limite d'âge. Il veilla au rayonnement de la faculté, entretenant des liens avec les pays nordiques et d'Europe centrale, qui envoyèrent de nombreux étudiants compléter leur formation à Strasbourg. Pendant la guerre, il s'occupa avec zèle du sort des étudiants de la faculté repliée à Clermont-Ferrand, organisant pour eux un foyer, le "Foyer Bucer".

Pareille activité pourrait donner à penser que Strohl n'a guère eu de temps à consacrer aux publications, après avoir soutenu sa thèse de doctorat. Il n'en est cependant rien : durant toute sa carrière à Strasbourg, et même après son départ à la retraite, Strohl poursuivit ses recherches sur Luther, s'intéressant également aux grandes figures du protestantisme alsacien.

En 1933, il publia une biographie du Réformateur, *Luther, sa vie et sa pensée*. Étude plus consacrée au grand public que les précédentes, elle en reprend les grands thèmes, insistant sur les expériences religieuses de Luther,

HENRI STROHL

alors que, quelques années plus tôt, Lucien Febvre, dans Un destin : Martin Luther (1928) avait accordé une grande attention non seulement au contexte théologique et religieux, mais encore au contexte social, politique, économique et culturel dans lequel avait vécu le Réformateur. Strohl compléta cette biographie l'année suivante par la publication d'un choix de textes de Luther, La substance de l'Évangile selon Luther.

Parmi ses autres publications, citons l'opuscule Bucer, humaniste chrétien (1939) recueil d'articles de la RHPR, une étude originale sur plusieurs figures féminines du protestantisme intitulée De Marguerite de Navarre à Louise Scheppler (1926) et des Études sur Oberlin (1926).

Après son départ à la retraite, Strohl publia deux grandes synthèses, Le protestantisme en Alsace, Strasbourg, 1950 et La pensée de la Réforme, Neuchâtel et Paris, 1951. Décédé à Strasbourg le 24 février 1959, il ne put voir la réédition de ses deux thèses, parues en 1962 en un volume, sous le titre Luther jusqu'en 1520. (1)

Il nous semble juste de citer en conclusion cette parole de l'Épître aux Hébreux (13, 7) : "souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu : considérez quelle a été la fin de leur vie et imitez leur foi". Elle vaut d'une manière générale pour l'histoire et ses motifs spirituels décrits dans "le protestantisme en Alsace", et d'une manière particulière pour l'auteur de cet ouvrage.

On ajoutera simplement, et le lecteur le découvrira tout au long de ce livre, que l'histoire relatée ici mêle inextricablement l'histoire sainte et l'histoire humaine, dans la continuité de l'histoire de l'Église qui la précède, qui l'accompagne et qui la prolonge. "Semper peccator, semper poenitens, semper justus" , Strohl a placé ce mot de Luther en exergue à l'un de ses travaux sur le Réformateur. Il vaut pour cette histoire du protestantisme en Alsace, il vaut pour lui, il vaut pour nous.

Gérard Siegwalt

(1) on trouvera une bibliographie complète de Henri Stohl in RHPR 1954/3 pages 195-197. Par ailleurs, il faut mentionner qu'Henri Strohl a été fait docteur honoris causa des Universités d'Upsal, de Prague et de Lausanne, et professeur honoris causa de l'Université de Debrecsen.